

On distinguait maintenant les moindres détails d'architecture de la maison seigneuriale.

Ce mot d'architecture aurait fait sourire dédaigneusement la comtesse Woronzoff.

Habitée aux nobles demeures féodales de la vieille Allemagne, aux conjons menaçants, aux forteresses du moyen âge, murailles flanquées de tours, protégées encore par des douves et des fossés, elle jeta un regard de pitié sur cette maison à un seul étage, imposante par la grandeur de ses proportions, il est vrai, mais sans style, sans caractère, sans que rien pût faire préjuger l'époque à laquelle elle avait été bâtie.

Composée de bâtiments de forme irrégulière ajoutés les uns au bout des autres, l'habitation ne manquait pas d'un certain côté pittoresque; elle pouvait même s'égayer à la belle saison, lorsque les bois dont elle était entourée se paraient de la verdure nouvelle; mais à cette heure, sous la neige qui masquait les plates-bandes des parterres, et accusait d'une façon presque sinistre les rondins de bois noirci dont se composait la construction, la première impression était des plus défavorables.

"Quel tombeau!" pensa-t-elle lorsque le comte lui offrit la main pour descendre devant le porron, au bas duquel se tenait, dans ses lugubres vêtements de deuil, et dans l'attitude la plus lamentable, la désolée femme de charge.

Le comte eut un sourire et un mot aimable pour les vieux domestiques de sa tante; il eut un salut affable pour les moujks, vêtus de leur longue robe attachée à la taille par une étroite ceinture, pour les femmes, dont le d'adème oriental, pailleté d'or ou d'argent, couronnait les tresses brunes, blondes ou rousses.

Leurs chemises de toile à larges manches, d'une blancheur éclatante, et rehaussées de broderies écarlates, leurs jupes de laine couleur bleu, coquelicot, vert émeraude, égayaient le sombre paysage en jetant quelques touches vives sur le monotone tapis de neige étendu sous leurs pas.

Le comte dit quelques mots à l'oreille d'Anna Moeskiné:

"Oh! certes, Excellence, j'y ai pensé," répondit-elle. "Ma bonne maîtresse avait établi cette coutume pour chacun de ses jours d'arrivée."

Elle essuya ses yeux en cachette, releva tout autour d'elle sa longue robe de serge noire, et, avec une promptitude qu'on n'aurait guère attendue d'une personne de cet âge et de cet embonpoint, elle disparut dans les profondeurs du vestibule à peine éclairé.

"Qu'attendons-nous?" demanda avec une impatience mal contenue la comtesse à son mari.

"Ces braves gens vont boire à notre santé," répondit-il. "Il est nécessaire que nous soyons présents."

Au bout de quelques minutes l'intendante reparut. Elle était suivie de plusieurs domestiques qui portaient de grandes mannes remplies de galettes, de sandwiches à la viande, de gâteaux secs de différentes sortes, de petits pots de caviar.

Derrière eux, deux autres roulaient une barrique de kwass, dont l'apparition fut saluée par de nombreux hurrahs.

Le plus ancien du village eut l'honneur de défoncer le précieux tonneau, puis il offrit au pape,

en tête de la députation, le premier gobelet de boisson. Celui-ci le passa au comte, qui y trempa ses lèvres et le lui rendit, pendant qu'Alexandra, à qui une jeune fille toute rouge d'émotion présentait un second gobelet, le repoussait d'un air méprisant.

"Buvez donc", murmura le comte en français, à l'oreille de sa femme.

V

Cinq minutes après, l'élégante comtesse, étendue dans sa chambre, sur un petit divan de cuir, écoutait les doléances de Macha, laquelle déclarait qu'elle ne pourrait pas vivre plus de huit jours dans cet abominable pays de loups.

"Songerais-tu donc à me quitter?" demanda la comtesse avec un certain émoi.

Macha était précisément pourvue de toutes les qualités et de tous les défauts qui pouvaient plaire à une femme telle que la comtesse Woronzoff.

"Madame sait bien que je ne l'abandonnerai que pour prendre la route du cimetière," répondit l'adroite camériste.

"Tu feras bien de ne pas t'abandonner devant moi à ces idées lugubres. J'ai besoin d'être égayée. Ainsi, parle-moi plutôt de notre départ pour Paris."

Macha secoua mélancoliquement la tête.

"Nous n'en sommes pas là, hélas? madame, et si j'en crois mes pressentiments, si je me rappelle surtout les trois corbeaux placés comme en sentinelle sur le toit, quand nous sommes arrivés..."

Un coup sec, frappé à la porte, arrêta subitement la discoureuse.

"Monsieur le comte!" murmura-t-elle d'un air craintif.

Et elle s'éclipsa rapidement dans le cabinet voisin.

Le comte regarda sa femme d'un air d'étonnement.

"Il va être huit heures, et vous n'êtes pas encore habillée?" dit-il. "J'ai retenu le pope à souper."

"Je suis fatiguée, Serge, et je désirerais m'absentir de paraître dans la salle à manger."

"Je viens vous demander précisément le contraire. Voyez si le sacrifice serait trop grand. En ce cas, je renoncerais à l'exiger."

L'accent du comte était ironique; Alexandra sonna. Il était dans son plan nouveau de paraître se résigner à tout.

Au moment où le comte ouvrait la porte pour s'en aller, elle le rappela.

"Ne trouvez-vous pas qu'il fume un peu ici?"

"Il fume un peu partout," répondit-il. "J'ai déjà déjà prévenu Anna Moeskiné d'avoir à faire appeler dès demain les meilleurs ouvriers de la ville voisine."

"À quo, bon nous mettre dans ces embarras pour si peu de temps?"

"L'hiver est loin d'être passé; et d'ailleurs, l'année prochaine, au retour de la mauvaise saison, vous ne serez pas fâchée de retrouver toute chose en état."

"Nous reviendrons ici l'année prochaine?" s'écria-t-elle avec un effroi sincère.